

Une décennie d'espoir et de persévérance

Marc Mercier

Number 193, December 2019

Le cinéma des années 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92542ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2019). Une décennie d'espoir et de persévérance. *24 images*, (193), 126–131.

Une décennie d'espoir et de persévérance

PAR MARC MERCIER





↑ **Born to Live Dying** de Fran Orallo, dans une rue de Ramallah, Biennale /si:n/ 6^e édition (2019)

10^e anniversaire de la Biennale d'art vidéo et performance en Palestine /si:n/

Du 14 au 16 septembre 2019 s'est déroulée la 6^e édition de la biennale /si:n/ à Ramallah et à Gaza. Ce festival, cofondé en 2009 par la Qattan Foundation, l'Institut culturel franco-allemand de Ramallah et les Instants Vidéo de Marseille, constitue en soi un frein au pessimisme qui ronge les consciences de pas mal de nos contemporains. Une phrase que prononce Jean-Luc Godard à la fin du court métrage *Sang Titre* (10' - 2019), qu'il a offert au public palestinien, pourrait à elle seule résumer l'état d'esprit de cette manifestation : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, et pas davantage de réussir pour persévérer. »

Quand cette biennale fut fondée, la création vidéo palestinienne était déjà très présente sur la scène internationale, mais ce qui manquait c'était un espace-temps de dialogues et de rencontres entre des œuvres et des artistes vidéo de tous les continents sur différents points du territoire palestinien (Cisjordanie, Gaza et Jérusalem). Profitant de la présence d'artistes internationaux durant l'événement, les organisateurs ont aussi mis en place des temps de formation ouverts aux étudiants et artistes émergents. L'objectif était bel et bien de créer une dynamique inscrite dans le long terme.

Une autre ambition affichée fut de casser l'image de la Palestine véhiculée par les médias qui ne s'y intéressent que quand il y a des drames spectaculaires, réduisant ce peuple au statut de victime alors que, dans les faits, il ne cesse d'agir souverainement. Pour lever toute ambiguïté sur leurs intentions artistiques, les organisateurs décidèrent dès la première édition du festival d'inscrire dans le programme l'œuvre d'un artiste contemporain internationalement réputé et dont le talent n'est plus à démontrer. Ce fut l'Américain Bill Viola qui fut contacté et qui accepta aussitôt de prêter gracieusement son installation *The Reflecting Pool* (1979).

Je m'autorise ici une petite anecdote qui, je crois, en dit long sur le degré d'implication de cet artiste malgré le fait qu'il n'ait pas pu se libérer pour le vernissage. Quelques mois après l'événement, je me suis rendu au Studio national des arts contemporains du Fresnoy (Tourcoing) où il exposait, pour le remercier de vive voix au nom de toute l'équipe de /si:n/. C'est alors que sa collaboratrice et compagne Kira Pirov me confia que Bill Viola ne cessait de clamer partout que *sa plus belle exposition de l'année, c'est celle qu'il a faite à Ramallah*.

Inoubliable inauguration en ce joli mois de mai 2009 dans le jardin de la Qattan Foundation. Intense émotion quand le directeur du Centre culturel Khalil Sakakini s'est écrié au terme de son allocution : « L'art vidéo sera bientôt en Palestine une arme de création massive ». Formulation puissante en regard de l'opération « Plomb durci » de l'hiver précédent qui massacra tant d'habitants de Gaza.

Durant une semaine, performeurs et vidéastes d'ici et d'ailleurs ont brillé de mille feux de joie à Ramallah, Gaza, Birzeit ou Jérusalem : Iman Abu Hmid, Jumana Emil Abboud, Jean-Paul Fargier, Julien Blaine, Khalil Rabah, Manar Zuabi, Mohammed Harb, Dominique Angel, Pascal Lièvre, Natacha Muslera, Taysir Batniji, pour n'en nommer que quelques-uns. Je citerai deux œuvres emblématiques qui témoignent de

cette capacité propre aux artistes palestiniens à traiter d'une tragédie avec humour. Dans *Vacuum* (2007), Raeda Sa'deh montre une jeune femme passant inlassablement l'aspirateur dans le désert, ironisant ainsi sur le rôle attribué aux femmes dans sa société. Avec *Chic Point* (2003), Sharif Waked nous invite à un défilé de mode où chaque mannequin montre une astuce vestimentaire pour découvrir son ventre. Soudain, des images documentaires nous montrent des Palestiniens contraints de soulever leurs habits aux passages des checkpoints.

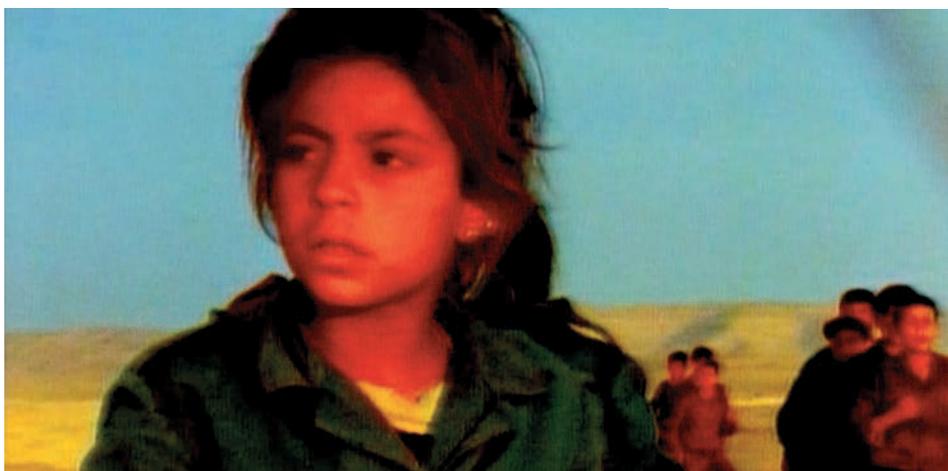
Au retour de la seconde édition de /si:n/ en juin 2011, j'ai publié un compte rendu dont je vous livre ici l'introduction tant elle me semble refléter la dynamique dans laquelle nous nous trouvons : « J'ai longtemps pensé que le plus important, le plus incroyable, le plus difficile était fait : fonder un festival d'art vidéo en Palestine. Il en va d'un engagement artistique comme d'une relation amoureuse : le plus périlleux est de durer. Mais pour ce peuple, vivant sous occupation depuis plus de soixante ans, la patience est une seconde nature. Il ne crie ni « aux armes ! », ni « aux larmes ! », mais « aux arts ! ». Pour les Palestiniens, l'art est comme la rose dont parle le poète Paul Claudel : elle ne se défend pas avec ses épines, mais avec son parfum. »

Les fleurs sont faites pour être partagées. La Biennale s'est donc lancé un nouveau défi : élargir son audience. Ici comme ailleurs, les propositions artistiques contemporaines, si elles sont cloîtrées dans des lieux dédiés, n'attirent qu'une frange de la population déjà initiée. Il convient donc de briser ces murs sociaux.

Le médium vidéo a une souplesse que le cinéma n'a pas, la possibilité de s'adapter à de multiples espaces de diffusion sans nuire à l'intégrité de l'œuvre. À partir de 2013, le festival investira un grand nombre d'espaces publics de la ville, écrans dans des vitrines de magasins, détournement de supports publicitaires numériques, projections sur des places, performances dans les rues... Et pour optimiser l'impact populaire, décision fut prise de faire coïncider les dates de la manifestation avec le mois du Ramadan, période où la population descend le soir dans la rue après la rupture de jeûne.

Dès lors où des œuvres quittent les galeries pour se soumettre aux regards de personnes qui n'ont pas fait la démarche de se rendre à une exposition, la prise de risque est optimale. Pour la majorité, il s'agira d'une première confrontation avec l'art contemporain. Si l'expérience est mauvaise, il sera difficile d'attirer à nouveau leur attention. Faire descendre l'art dans la rue, c'est aussi perturber les habitudes des gens, détourner leurs trajectoires et leurs regards, modifier les rythmes de leurs déplacements, susciter des discussions, des rencontres inédites. C'est donc une initiative très politique.

Pour cette première édition dans l'espace public, les organisateurs ont nommé deux commissaires d'exposition (Reem Shilleh et Lara Khaldi) en charge de définir une orientation artistique qui soulève des problématiques sociales, et d'inviter les artistes palestiniens inspirés à y répondre. Partant du constat que les habitants de Ramallah vivent de plus en plus dans un environnement consumériste (de plus en plus de boutiques et cafés branchés ont surgi), la foule jusqu'alors solidaire qui faisait donc peuple,



↑ **Sang Titre** de Jean-Luc Godard (2019) → **Vacuum** de Raeda Sa'adeh (2007) → **Chic Point** de Sharif Waked (2003)

devient de plus en plus une foule solitaire, un agglomérat de consommateurs comme dans la plupart des cités occidentales. Il s'agira donc, disent-elles, de *kidnapper l'espace public en tant que scène des théâtralités du spectacle*. Et c'est ainsi que, chaque soir, quand les badauds sortent dans la rue pour satisfaire leurs besoins de consommation, ils découvrent que leurs magasins préférés ont muté en espaces artistiques, les vitrines proposant des vidéos expérimentales critiquant le pouvoir de fascination des marchandises. De nombreux artistes palestiniens ont répondu à l'appel. Pour l'installation vidéo *Directions for an intimate solutions or seems more intimate* (2013), Noor Abu Arafef a choisi d'être exposé dans un café de Ramallah, lieu populaire où les gens s'observent, pour questionner le voyeurisme réactivé par l'émergence des télérealités. En utilisant des images familiales, l'artiste brouille les frontières entre l'intimité et le public. Avec *The blindness of Love* (2013), Yazan Khalili enchaîne, pour sa part, des images qui pourraient être intimes, mais leur surexposition les efface de notre mémoire. Entre chaque photo un mot apparaît, puis un autre, une phrase heurtée se construit ainsi signifiant la difficulté à exprimer sa douleur.

Dopée par un fort intérêt populaire, la Biennale /si:n/ s'est ainsi petit à petit imposée comme un événement artistique incontournable sur la scène culturelle palestinienne. Chaque année, la rue et les places sont désormais occupées par l'art vidéo et des performances qui suscitent des débats spontanés avec les artistes présents. Et voici qu'en ce mois de septembre 2019, la biennale célèbre ses dix années d'existence. Il fallait un cadeau d'anniversaire et ce fut Jean-Luc Godard qui l'offrit avec son fameux *Livre d'image*, un film tourné vers ce monde arabe dont tout le monde parle, mais que personne n'écoute. Godard, l'ami historique du peuple palestinien depuis son incontournable *Ici et ailleurs* (1974), le film qui nous a appris à penser *entre*, dans le mouvement qui va d'un territoire à un autre : « Ici, une famille de Français moyens devant son poste de télévision. Ailleurs, les combattants palestiniens filmés dans leur vie quotidienne, leur entraînement, leur mort. » Entre les deux, il n'y a pas un trait d'union, mais des écrans qui manipulent les consciences. Avec *Le livre d'image*, quarante-cinq ans plus tard, la situation a empiré, il n'y a plus l'espace d'un ET entre la Palestine et l'Occident, il y a la guerre avec pour décors un Orient de moins en moins proche. Alors Godard a envoyé aux Palestiniens un autre film, *Sang Titre*, pour s'adresser à eux directement malgré le bruit et la fureur. Un film sans pitié, car un peuple qui résiste n'a pas besoin de pitié, juste de solidarité.

À l'heure où j'écris ces lignes, je reçois un courrier de Palestine. J'apprends que depuis septembre, *Sang Titre* fait débat. Si Godard a pris soin de s'adresser aux Palestiniens, cela ne pouvait pas rester lettre morte. Il fallait répondre. C'est le réalisateur Kamal Jafari qui va s'en charger avec le soutien de la Qattan Foundation. Dans ce monde de brutes, je trouve ce geste d'une profonde élégance.

Alors me reviennent les derniers mots du *Livre d'image* : un ardent espoir...